

Un concert chez les Apponyi

P i o t r W i t t *

A l'époque de l'Insurrection Polonaise de Novembre arrive à Paris un jeune homme mince et pâle, un pianiste; il s'appelle Frédéric Chopin. Les deux concertos et le cahier des études qu'il emporte dans ses bagages peuvent susciter un certain intérêt à Paris au moment où les esprits sont tournés vers les faubourgs de Varsovie incendiés par le général russe Paskevitch.

Sa vie en France avait déjà été contée; mais il reste une chose que l'on s'explique mal: dans quelles circonstances ce réfugié polonais de vingt-deux ans, à peine connu de quelques musiciens peut-il devenir du jour au lendemain un des pianistes les plus recherchés dans le grand monde, ainsi qu'un des Polonais les plus riches de Paris; après avoir traversé de longs mois obscurs dans une totale pauvreté.

A la lecture de différentes biographies, on s'aperçoit qu'il n'y a en gros que deux versions archétypes des faits. Une version ancienne, classique, qui est romantique et une autre, moderne, et pas romantique du tout.

Jusqu'à un certain moment les biographes sont d'accord entre eux. Le divorce commence au jour où s'améliore la carrière du compositeur.

La version récente, celle d'un biographe anglo-polonais Adam Zamoyski, répétée par ses suiveurs veut que le succès du compositeur ait été le fruit d'un long travail de fans enthousiastes et d'amis musiciens et le résultat logique des concerts et des manifestations artistiques à Paris au cours desquelles le public parisien a appris à connaître et apprécier à son juste prix le génie. L'autre récit s'attache à une carrière qui explose subitement, au cours d'une soirée mondaine; il s'agit d'une version classique, maintes fois répétée depuis cent trente ans. Mon souci était de choisir entre ces deux versions différentes, sinon contradictoires.

Chopin arrive à Paris au pire moment pour entamer une carrière d'artiste en général, et de pianiste-concertiste en particulier. À peine a-t-il le temps, à son arrivée en novembre 1831, de

* Historien et critique d'art, journaliste, ancien membre du conseil de rédaction de la revue "Sztuka" (l'Art), ancien rédacteur et présentateur des nouvelles culturelles à la télévision polonaise, Commentateur à la radio Wolna Europa (Free Europe), auteur de l'ouvrage "Ambassade de Pologne : Hôtel de Monaco", édition Beaux Arts magazine, numéro hors série novembre 2005.

défaire ses bagages, qu'un grand fléau s'abat sur le monde : le choléra-morbus, parti dès 1817 des bords du Gange et ayant parcouru l'Asie, pénètre en Europe vers la fin de 1830, transporté par les armées russes sur les champs de bataille de Pologne. L'inquiétude commence à guetter les Parisiens.

Déjà à la mi-décembre 1831, Chopin écrit : « Cherubini, il ne fait que radoter à-propos du choléra ».

A l'aube de 1832 le spectre hideux de l'épidémie apparaît à Paris. Le 19 février, il tue un portier rue des Lombards: c'est la première victime. Le 26 février vient une deuxième. Le 26 mars, l'épidémie atteint à Paris la rue Mazarine et se propage en quelques jours d'une manière effrayante, liée à l'état d'insalubrité sanitaire lamentable de la capitale: au faubourg Saint-Antoine, au faubourg Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques, aux Grands Boulevards tout près du modeste logement loué par Chopin au 27, boulevard Poissonnière. (C'est une chambre de bonne, au cinquième étage, sans cheminée).

La plupart des gens fortunés fuient la ville. Les messageries royales emmènent de Paris, à elles seules, plus de sept cents personnes par jour. Quand les diligences regorgent de voyageurs, on prend les voitures de place ou on part en chariot.

L'aspect de la ville est sinistre : les boutiques ouvrent à peine; les salles de spectacle ressemblent à d'immenses tombeaux. En vain Hazel "l'entrepreneur" des spectacles fait mettre cette réclame dans les journaux: "On a remarqué avec étonnement que les salles de spectacle étaient les seuls endroits publics où, quel que fût le nombre des spectateurs, aucun cas de choléra ne s'était encore manifesté".

Les rares théâtres ouverts sont presque vides, et ceux qui se hasardent à y paraître respirent les émanations du chlore ; les salles de concerts sont fermées. L'opéra français est devenu muet, ainsi que l'italien. L'Odéon devait fermer le 9 avril. Les musiciens emboîtent le pas à l'aristocratie: de mi-avril "Rossini va partir. Rubini, Lablache et la Malibran sont attendus à Bruxelles, et Devrient, à Londres. Les Français - Nourrit, Levasseur, Cinti – vont quitter Paris en compagnie de Meyerbeer pour aller présenter Robert le Diable dans d'autres villes."

C'est la panique, et "les pianistes s'en vont aussi. Herz et Mendelssohn partent pour l'Angleterre. Pixis se rend en Allemagne et Liszt en Suisse. Hiller est à Francfort. Kalkbrenner ne sait où aller tant il a peur du choléra". On peut le comprendre: à ce moment les journaux accusaient jusqu'à huit cents morts par jour! Alexandre Dumas, qui demeurait rue Saint-Lazare dans le square d'Orléans, voyait de sa fenêtre passer chaque jour cinquante ou soixante convois se rendant au cimetière Montmartre.

"Et le plus terrible de tout - avoue un des musiciens- amis de Chopin, le plus terrible c'est qu'aucun musicien n'est en danger de mort, bien qu'il y en ait ici autant que de chiens".

Dans les rares lettres de Chopin, miraculeusement conservées, écrites en cette horrible période on ne trouve qu'un faible écho de l'épidémie. Visiblement le bon fils, l'ami délicat ne veut pas inquiéter ses proches pourtant préoccupés du sort du jeune exilé et tremblant pour le sort de leur patrie en danger. Mais on voit bien, que son moral n'est pas bon. "Le cher Chopin est si triste - avoue Antoine Orłowski - que parfois, lorsque je vais le voir, nous n'avons pas le courage d'échanger une parole" Aussi l'enthousiasme du jeune compositeur pour Paris s'évapore chaque jour un peu plus, quand il regarde la ville du balcon de son cinquième étage. "Oh! - écrira Alexandre Dumas - qui a vu Paris à cette époque ne l'oubliera jamais - avec son ciel implacablement bleu, son soleil railleur, ses promenades désertes, ses boulevards solitaires, ses rues sillonnées par des corbillards, et hantés par des fantômes".

Car au fond, Paris n'a jamais été l'objectif final du compositeur polonais : c'est pour Vienne qu'il avait quitté Varsovie le 2 novembre 1830. Après avoir passé dans cette capitale de l'empire autrichien plusieurs mois, il décide de ne pas y rester. Car Vienne le déçoit. Il va au concert, y rencontre beaucoup d'artistes, mais le violoniste Slavik excepté (qui tire 96 notes staccato d'un seul coup d'archet) personne ne lui paraît grand. Il projette un nouveau départ, fait établir son passeport sans savoir au juste s'il optera, pour la France, l'Allemagne ou l'Angleterre. Il finit par se décider pour Londres et à tout hasard, fait ajouter sur son passeport : "passant par Paris". Ensuite il retient sa place dans la diligence pour le 20 juillet 1831.

Un an plus tard il n'a toujours pas abandonné ce projet, comme témoigne une lettre de son père du mois de septembre 1832. M. Nicolas Chopin lui conseille ardemment de publier ses oeuvres et il ajoute: "le produit que tu retireras te fera un petit fonds, qui pourra réaliser ton projet d'aller au printemps prochain en Angleterre".

Pour l'instant, dans ces derniers jours de juillet 1831 il passe par Salzburg et gagne Munich, où il séjourne plusieurs semaines. Puis il reprend sa route et arrive à Stuttgart. C'est là, le 8 septembre, qu'il apprend la prise de Varsovie par les Russes. Sous le choc de l'affreuse nouvelle, il se met au piano et compose une de ses oeuvres les plus célèbres, le premier jet de l'Étude en ut mineur (no 12 de l'opus 10) qu'on appelle La Révolutionnaire.

Son compatriote et ami, Mickiewicz de son côté menace Dieu avec à peu-près ces mots: "Je ne t'appellerai pas Dieu mais le Czar!"

C'est là seulement, à Stuttgart qu'il a pris vraiment, "la résolution de me rendre dans cet autre monde".

A Paris, ce Polonais rescapé de l'Insurrection trouve l'accueil le plus cordial; il rencontre partout un appui fervent pour la Pologne et une entière compréhension pour la cause polonaise. Les Parisiens, renseignés par la presse, sont bien conscients que l'éclat de l'insurrection polonaise a permis de protéger la récente révolution de Juillet. L'empereur Nicolas, un gardien de la Sainte Alliance, considère la révolution contre les Bourbons comme un attentat à la loi divine, et met en place contre la France des préparatifs formidables ; il entasse dans la forteresse de Modlin, près de Varsovie, des munitions de guerre qui semblent annoncer une longue lutte; et ses soldats, appelés sur le Bug, n'attendent plus qu'un ordre de Saint-Pétersbourg pour fondre sur la France en poussant la Pologne devant eux.

En novembre 1830 en effet, tout à coup, arrive un oukase impérial qui ordonne que l'armée polonaise soit mise sur pied de guerre. Cette nouvelle va précipiter l'insurrection, dont il avait été convenu qu'elle n'éclaterait que vers la fin de février 1831.

Chopin pouvait constater sur place, que le soulèvement de Varsovie connu à Paris y est applaudi avec ivresse. L'héroïsme des Polonais est célébré dans tous les théâtres. Il va voir au Cirque Olympique, boulevard du Temple, un immense machin en 4 actes et 12 tableaux intitulé "Les Polonais, événements historiques". La foule s'y presse avec fureur pour admirer les Polonais en costumes fantaisistes, affublés de noms étonnants pour une oreille polonaise. Peu importe, les intentions sont nobles et le drame monté par les frères Franconi en grand spectacle "avec figuration et chevaux" provoque des éclats d'enthousiasme. Les cris de "Vive

la Pologne!" emplissent les rues; et entrent par toutes les portes, par toutes les fenêtres dans les palais royaux et ministériels.

La révolution de Juillet datait de quelques mois à peine; à cette époque la voix du peuple était encore écoutée, et force avait été au gouvernement de promettre par la bouche du général Lafayette que la nationalité polonaise ne périrait pas.

Appui à nos frères de Pologne! cria la rue. Mais tels ne sont pas les desseins du gouvernement Louis-Philippe.

Quelques temps après le 29 novembre, un membre de la diète polonaise a une entrevue avec le consul français. "Que devons-nous attendre comme sympathie du gouvernement de juillet? - demande M. Biernacki. -Rien, répond froidement le consul. -Que doit donc, selon vous, faire la Pologne? - Se soumettre!"

C'est pourquoi, bien rapidement après son arrivée à Paris, Chopin adopte le gilet vert - un signe distinctif des carlistes, partisans de Charles X - déchu, opposés aux philippards au pouvoir.

En dépit de l'accueil chaleureux de la rue, la carrière musicale de Chopin traîne. Il donne quand même quelques concerts, dont le plus important et le plus coûteux au salon Pleyel le 26 février 1832. On avait recruté pour la circonstance cinq violonistes et deux chanteuses. Chopin jouerait son "Concerto en fa mineur" et ses "Variations sur le *la ci darem*" de Mozart. Le clou du programme devait être la Grande Polonaise composée par Kalkbrenner, réputé comme étant le plus grand pianiste de son temps. "C'est quelque chose de fou - écrit Chopin à propos de la Polonaise à six pianos et il ajoute : "Kalkbrenner jouera sur un immense pantaléon. J'aurai un petit piano monocorde..." Sur un troisième jouera Liszt.

Bien qu'avec son petit piano monocorde, Chopin est tout de suite vivement admiré par les jeunes artistes. Liszt qui écrit une biographie de Chopin un an après la mort de son compositeur idolâtré, se souvient toujours de sa première apparition dans le salon des Pleyel, où des applaudissements redoublés ne suffisaient pas à exprimer l'enchantement "en face de ce talent qui révélait une nouvelle phase dans le sentiment poétique et de si heureuses innovations dans la forme de son art".

L'enthousiasme s'atténua nettement quand on fit les comptes de la recette: elle suffirait à peine à couvrir les frais. Mais cela n'était rien face à une autre déception: le public français n'était pas venu!

Certes, il jouit déjà de l'amitié et de l'estime des artistes. Certaines de ses phrases ont servi de thèmes à des variations composées par Pixis (autrichien établi à Paris) avec accompagnement de l'orchestre militaire. Elles ont été même exécutées à l'Hôtel de Ville par Frantz Liszt en personne. Mais cela n'améliore en rien sa situation matérielle.

Dans ce sombre état d'esprit, Paris lui semble une ville froide et indifférente; "Tu peux t'y divertir, t'y ennuyer, y rire, y pleurer y faire ce que bon te semble sans que personne te gratifie d'un regard" -se plaint-il dans une lettre à Tytus Woyciechowski et il ajoute: "Je ne sais s'il y a une ville sur terre où l'on trouve plus de pianistes qu'à Paris, mais il y a aussi plus d'ânes bâtés et de virtuoses".

Il craint de ne plus revoir ses proches, expliquant : " ma santé est misérable". Il est poursuivi par de "sombres pressentiments, agitations, insomnie, nostalgie, indifférence envers tout".

Enfin, la Société des Concerts du Conservatoire lui refuse la salle, où il comptait se produire prochainement. C'est seulement "à cause du dépassement du délai" (la demande étant venue trop tard), mais c'est poignant.

Un soir, quand il rentre dans sa chambre misérable, lui qui aime tant le luxe et le raffinement, Chopin est persuadé que le destin s'obstine contre lui et il prend la décision de partir pour l'Amérique.

"Demain", écrit-il à ses parents, "demain je traverserai les mers".

Plus facile à dire qu'à faire. A son époque on ne saute pas dans un avion d'une heure à l'autre. Il faut aller au Havre, attendre un bateau pour l'Amérique ; une fois sur place passer une quarantaine exigée par l'administration sanitaire des États-Unis, pour cause de choléra en Europe. Par ailleurs le voyage est très cher et il n'a même pas d'argent pour aller en Angleterre.

Pour l'instant Chopin reste donc à Paris et par le hasard des circonstances ne deviendra jamais un compositeur américain. Car voilà qu'une sorte de miracle se produit peu de temps après.

Au début de l'année suivante, il peut décrire à son ami Dominique Dziewanowski le tour inespéré qu'a pris sa situation. Il a déjà le Tout-Paris à ses pieds; il est bombardé d'invitations et de demandes de leçons. Ces leçons coûtent 20 francs-or de l'heure (quelque 600 Euros); il en donne en moyenne cinq par jour. Seul Kalkbrenner est plus cher que lui - 25 francs-or! de l'heure.

Que s'est-il donc passé ?

M. Zamoyski veut que les concerts, les productions publiques, les publications du compositeur donnent enfin des résultats: une reconnaissance admirative du public. Les concerts, les récitals?

Où ?! Quand ?! Comment ?! Dans une ville qui enterre et pleure ses morts? Dans des salles fermées? Devant un public absent? Aidé par les amis qui sont tous ailleurs ?

La version classique des faits obstinément répétée par différents auteurs explique les choses autrement. Désespéré et décidé à "traverser les mers", Chopin traverse un jour les Grands Boulevards et rencontre fortuitement une vieille connaissance : le prince Valentin Radziwill.

. -Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? , lui demande son compatriote qui le sait, par son frère Antoine, particulièrement doué pour la musique.

Sans doute, Chopin à la recherche d'une âme sœur lui fait-il part avec tous les détails de sa situation pitoyable et de ses projets désespérés. Le prince de nature pratique l'emmène tout simplement à la soirée donnée par James de Rothschild: c'est là que commence la gloire de Chopin.

Les vrais anges gardiens du compositeur furent les Radziwill. Le fief de leurs immenses propriétés, le château Nieborow se trouve à proximité du village Zelazowa Wola, à peine à deux heures de route à cheval. D'ailleurs de près ou de loin tout les alentours appartenaient aux Radziwill.

Un quart de paysans polonais était aux Radziwill. Chopin né à l'ombre de cette famille, une des plus puissantes de Pologne, grandit aussi en leur ombre à Varsovie à proximité de leur palais dans le faubourg de Cracovie. Les princes, proverbialement protecteurs pour leurs "clients", ainsi qu'ils appelaient leurs partisans politiques et leurs voisins avaient démontré plus d'une fois leur intérêt attentif pour ce garçon, chétif et génialement doué.

En subvenant aux moyens très restreints de la famille de Chopin, le prince Antoine Radziwill fit à celle-ci l'inappréciable don d'une belle éducation, dont aucune partie ne resta négligée. Depuis son entrée au lycée, jusqu'à l'achèvement complet de ses études, ce fut toujours le prince qui paya sa pension.

Âgé de seize ans, Chopin avait été invité à passer l'été 1826 chez le prince Antoine dans son château en voïvodie de Poznań. Musicien passionné et compositeur doué, le prince avait commandé récemment la construction de son château Antonin au célèbre Schinkel, château original, car il venait y chasser et surtout y faire de la musique. Depuis, Chopin parlait d'Antonin comme d'un "paradis" et déclarait les jeunes princesses "divines". Il doit séjourner de nouveau à Antonin en 1829.

L'opinion du prince - compositeur- sur le jeune génie était bien connue des Radziwill ; c'est pourquoi le prince Valentin, frère cadet d'Antoine n'hésita pas à l'emmener à la soirée où il savait rencontrer le Tout-Paris spirituel et musical. Effectivement on demanda à Chopin de jouer et il s'exécuta de bonne grâce devant cet auditoire le plus froid, le plus blasé et le plus exigeant d'Europe. Et il étonna. En un instant tout Paris fut à ses pieds et dès le lendemain le bombardra d'invitations et de demandes de leçons.

Mademoiselle Mars, la plus illustre comédienne de l'Europe, lui demande de venir un dimanche soir de 5 heures à 6 heures, mais elle ajoute précipitamment qu'elle est prête à l'attendre si besoin est. La comtesse d'Agoult l'invite pour 6 heures précises mais elle lui laisse le choix du jour.

Ainsi naquit ce "Chopin, le Polonais, le rêveur inspiré que l'exil nous envoie..." dont Madame de Girardin fait l'éloge dans ses chroniques. Financièrement, ce n'est pas encore le Pérou,

Frédéric se plaint dans sa lettre à Dominique Dziewanowski: "Le cabriolet et les gants blancs coûtent plus cher que ce que je gagne, mais sans eux je ne serais pas de bon ton".

L'histoire de la soirée chez les Rothschild contestée par les biographes récents - miraculeuse, admettons - vient du premier biographe de Chopin et éditeur de ses souvenirs. Le violoncelliste de Königs-Kapelle de Dresde, l'exilé polonais lui-même, Maurice Karasowski. Celui-ci avait encore accès (1877) aux documents, aujourd'hui égarés ou détruits.

Ses recherches font la base de toutes les biographies ultérieures. M. Bronislaw Sydow, l'éditeur du dernier *corpus canonicum* des lettres du compositeur reconnaît la véracité du récit de Karasowski. Prince Valentin n'apparaît pas dans la vie de Chopin *Deus ex machina*. Il est, au contraire, le premier Polonais rencontré par Frédéric à Paris, et depuis, l'accompagne sur son difficile chemin. S'il essaye de le consoler du désespoir, s'il s'efforce de l'aider au moment de la déroute, il ne fait rien d'autre que ce que son frère aîné, premier protecteur du génie, faisait dans d'autres temps. Et il ne manque pas de moyens : toutes les portes sont ouvertes devant le beau-frère du roi de Prusse.

En dépit des circonstances obscures, une chose est certaine : la transformation d'un jeune dépressif, inconnu, pauvre et guetté par "le désir de la mort" en un artiste admiré, riche, élégant et plein de projets pour l'avenir s'opère dans une très courte période entre la réouverture des salles de concerts et le retour du monde à Paris (fin septembre 1832) et le début de l'année 1833, où il relate pour la première fois son succès. Et encore de ce court laps de temps il faut soustraire les semaines entières où toute sorte de divertissement est impossible dans les salons.

Depuis l'arrestation de la duchesse de Berry le 9 novembre, les carlistes cessent de fréquenter aussi bien les bals que les concerts en signe de deuil. Le 21 novembre, il y a un concert chez les Apponyi. Les quelques carlistes qui sont venus en voyant la salle pleine se sont sauvés de peur de se compromettre dans leur propre parti. Et Chopin se réclame un carliste. Par ailleurs depuis le 19 novembre on suspend les divertissements pour autre deuil : on a tiré sur Louis-Philippe.

La clef de l'énigme du succès, la seule dont nous disposons à l'heure actuelle, est la lettre de Chopin écrite en polonais à Dominique Dziewanowski.

Cette lettre non datée, située bizarrement par M. Zamoyski au printemps 1833, aurait été écrite en 1832, selon son éditeur Karasowski. De son côté M. Opienski la situe vers la fin janvier 1833. M. Bronislaw Sydow corrigera cette date en l'établissant à la mi-janvier. Il a découvert dans le Moniteur du 6 janvier 1833 la nécrologie de la princesse de Vaudémont, protectrice de Chopin. Le compositeur la mentionne dans sa lettre comme morte "avant une semaine". Aujourd'hui nous pouvons donner une plus grande précision.

"Je me trouve introduit dans le grand monde, au milieu des ambassadeurs, des princes, des ministres" écrit-il à Dominique Dziewanowski et, dans la phrase suivante, il explique de quels ambassadeurs il parle : "Tu es en possession tout aussitôt d'un grand talent si tu as été entendu à l'ambassade d'Angleterre, ou celle d'Autriche".

Il n'y a pas un seul concert à l'ambassade d'Angleterre à la fin de l'année 1832. Par contre le concert (parmi les ministres et les princes) dont l'écho sonne dans sa lettre a bien eu lieu le soir du 30 décembre 1832 à l'ambassade d'Autriche.

Les deux grandes galeries de l'hôtel Monaco étaient combles. Pourtant les Apponyi n'avaient invité personne. La musique était délicieuse: Rossini était au piano, Tamburini, Rubini et Mademoiselle Ginka Grisi chantaient. Le concert avait aussi une importance politique. Pour la première fois depuis la Révolution de Juillet l'opposition légitimiste se réunissait de nouveau : "On se regardait tout étonné de se trouver dans une réunion en si bonne compagnie - note Rodolphe dans son journal – tout le monde du même bord de la même caste, moins de mélange, on pouvait saluer tout le monde, chose qu'on ne croyait plus possible depuis les Glorieuses dans une réunion non privée".

Dans la partie instrumentale, Chopin confronté aux deux sommités pianistiques du moment, Kalkbrenner et Liszt, suscite l'admiration et réveille l'amour du public. Dans sa lettre à Dominique Dziewanowski il attribue en toute modestie son succès plutôt à la célébrité de ses protecteurs qu'à son propre mérite: "Tu joues mieux si la princesse de Vaudémont, la dernière des Montmorency t'a protégé". La princesse de Vaudémont ne le protégera plus, décédée depuis une semaine. Frédéric fait également part de ses excentricités à son ami : "Elle possédait une multitude de petits chiens noirs et blancs, des canaris, des perroquets et aussi le plus drôle des singes de ce grand monde. Celui-ci, pendant des réceptions se permettait de mordre les culs de comtesses".

Le neveu de l'ambassadeur considère lui aussi le concert comme une grande réussite. Et il ajoute une remarque capitale en notant : "Une triste nouvelle a cependant troublé cette fête, c'est l'indisposition de la princesse de Vaudémont qui a pris depuis ce soir un caractère de gravité tel que les médecins ont perdu presque tout espoir de la sauver. Avant-hier soir elle se plaignait de la goutte au genou. C'était déjà le commencement de la paralysie qui s'est emparée de tout le côté droit depuis ce matin, et depuis ce soir même de la tête". C'était donc, au soir du 30 décembre 1832.

Déjà, le 1 janvier, au souper de Madame de Saint-Priest, Madame de Valençay n'a pu venir a cause du deuil pour Madame de Vaudémont. Et au 5 janvier suivant Chopin assiste à l'enterrement de Mme Louise Auguste Elisabeth Marie Colette, princesse de Montmorency, veuve de S.A.R. le prince Joseph-Marie de Lorraine, prince de Vaudémont. Il va de soi que, dans la semaine écoulée entre la mort et l'enterrement de sa protectrice, il ne se produira nulle part avec un concert. Le chant de triomphe qui éclate dans sa lettre écrite sans aucun doute le 5 ou 6 janvier 1833, son orgueil d'avoir été introduit enfin "dans le grand monde, au milieu des ambassadeurs, des princes, des ministres" concerne forcément et uniquement la soirée chez les Apponyi.

Sa vraie carrière parisienne, voire sa carrière tout court commence donc dans ce bâtiment, qui depuis soixante-dix ans bientôt sert à l'ambassade de Pologne.

Avant le concert du 30 décembre chez les Apponyi, où la réussite de Chopin s'affirme et s'affermi, il doit y avoir forcément une autre représentation publique, où le génie du compositeur a déjà été remarqué et apprécié à sa juste valeur. Après cette soirée-là, il s'est constitué une espèce de première "Société des amis de Frédéric Chopin" dans le cercle de ses protecteurs - la maréchale Lannes, le prince Czartoryski, la comtesse Térésa Apponyi et la princesse de Vaudémont, encore bien vivante. Cela n'a pas eu lieu à l'ambassade d'Angleterre, car l'ambassadrice n'appartenait pas à ce cercle restreint, cela n'a pas été non plus chez les Apponyi, car l'événement aurait été noté dans le journal de Rodolphe. Cela a dû être - pourquoi pas - chez les Rothschild, comme rapporte Karasowski.

Ou bien chez la princesse de Vaudémont, peut-être.

Plusieurs facteurs plaident plutôt pour cette deuxième hypothèse : d'abord Chopin, lui-même ne mentionne qu'elle parmi ses protecteurs. D'autre part, la légende du rôle providentielle des

Rothschild repose uniquement sur la tradition. On peut lire dans le livre de souvenirs de Guy de Rothschild "Contre bonne fortune" : "bien sûr, mes ancêtres ont accueilli Chopin, ils le protégeaient, il l'aidaient à devenir célèbre", mais l'auteur de cette affirmation m'avait confié que pour l'écrire il ne disposait d'aucun document. Il n'existe donc aucune mention sur ce sujet dans les archives des Rothschild. De l'autre côté, le salon de Madame de Vaudémont, une protectrice bien connue des jeunes talents, était fort fréquenté sous la Restauration par les artistes. Rien de plus naturel qu'à l'époque de l'insurrection polonaise la Princesse voulut aider un musicien talentueux.

Les liaisons de la Princesse avec les Apponyi étaient proches et très poursuivies : Madame de Vaudémont appartenait aux habitués de l'Ambassade d'Autriche et fréquentait systématiquement les soirées musicales de la comtesse. Les deux dames se voyaient chaque semaine. Le grand-oncle de son mari n'était-il pas l'Empereur d'Autriche ? Elle-même était d'ailleurs communément adorée pour ses propres vertus. D'après Montrond, le grand Talleyrand, un calculateur froid, a pleuré pour la première fois de sa vie en apprenant sa mort. Il est donc tout naturel d'admettre que la carrière musicale de Chopin à Paris, entamée dans le salon de la princesse de Vaudémont, avait éclatée de plein brillant chez les Apponyi, pendant le concert auquel il fait allusion dans sa lettre à Dominique Dziewanowski.

Il nous manque des preuves directes pour confirmer ces hypothèses. Mais nous pouvons en revanche - ce qui me semble de loin le plus important - éclaircir les circonstances réelles des débuts de Chopin dans le monde. Ce n'est pas à la reconnaissance du "grand public", appelé autrefois "le petit peuple" qu'il doit sa gloire soudaine, mais à l'élite présente en un haut lieu mondain de Paris : chez les Apponyi, ou les Rothschild, chez Vaudémont, ou chez les Czartoryski, peu importe.

Dire le contraire serait commettre un anachronisme, comme observer l'époque de Louis-Philippe avec les lunettes de notre époque démocratique, où la télévision et "l'audimat" décident de la notoriété d'un artiste.

Au début des années 1830, quelques salons à Paris arrêtaient les jugements dans le domaine musical, explique Chopin lui-même : "Tu es en possession tout aussitôt d'un grand talent si tu as été entendu à l'ambassade d'Angleterre, ou à celle d'Autriche".

On en trouve confirmation chez Liszt, quand il parle de l'art de son ami, qui est comme "le charme subtil et pénétrant comme un de ces légers parfums exotiques de la verveine ou de la calla ethiopica qui ne s'exhalent que dans les appartements peu fréquentés et se dissipent, comme effarouchés, dans les foules compactes".

Et ailleurs plus clairement encore : "Chopin savait qu'il n'agissait pas sur la multitude et ne pouvait frapper les masses [...] Il savait qu'il n'était parfaitement goûté que par ces réunions malheureusement trop peu nombreuses, dont tous les esprits étaient préparés à le suivre [...]".

En effet, la comtesse Apponyi adore la musique : elle a chanté jadis elle-même, en amateur, au Théâtre Impérial, lors du Congrès de Vienne. L'impératrice d'Autriche était en quelque sorte l'âme de cette succession de concerts. Née en Italie, compatriote donc de Mme Apponyi, issue de cette illustre maison d'Este célébrée par Arioste et Tasse elle avait l'instinct et le goût de tous les arts. Adorant la comédie de société, elle parvint à former à Vienne une troupe fort brillante où figuraient pour l'opéra le prince Antoine Radziwill et la comtesse d'Apponyi elle-même. Le divertissement que la cour donna certains soirs pendant ce Congrès de Vienne parut entièrement nouveau à la plupart des spectateurs : c'étaient des tableaux et des romances mis en action. On commença par les tableaux, on passa ensuite aux romances en action; pendant l'entracte, un excellent orchestre exécutait des symphonies de Haydn et de Mozart. Une romance obtint un succès exceptionnel. Intitulée *Fais ce que dois, advienne que pourra* elle avait été composée par la reine Hortense et chantée par la comtesse Zamoyska et le jeune Antoine Radziwill.

Désormais Frédéric devint un assidu des lundis musicaux de l'ambassade d'Autriche de la rue Saint-Dominique et y joua très souvent. Il y fut accueilli d'autant plus volontiers que ses opinions politiques correspondaient parfaitement aux convictions des Apponyi: "J'aime les carlistes, je déteste les philippards".

Conformément au dicton connu -"Polak, Wegier dwa bratanki" ("Un Polonais et un Hongrois, ce sont deux cousins germains) il fut fortement appuyé par Liszt, qui depuis leur première rencontre avait deviné le génie.

Applaudi et choyé il n'était cependant pas un concertiste facile : "Je ne suis point propre à donner des concerts" - confie-t-il une fois à son ami Liszt. "La foule m'intimide ; je me sens

asphyxié par ces haleines précipitées, paralysé par ces regards curieux, muet devant ces visages étrangers. Mais toi, tu y es destiné, car quand tu ne gagnes pas ton public, tu as de quoi l'assommer".

Hormis quelques concerts au début de 1831, dans lesquels il s'était fait entendre à Vienne et à Munich, il ne donnera plus de concert qu'à Paris, ne pouvant guère voyager à cause de sa santé. Lors de la seule excursion qu'il fera dans le Midi, les hôteliers ont plus d'une fois exigé le paiement entier du lit et des matelas qu'il avait occupés, pour les brûler ensuite.

Toutefois, selon Liszt, "ces concerts fatiguaient moins sa constitution physique que son irritabilité d'artiste".

Sa gloire ne cesse de grandir, il rencontre de plus en plus souvent des situations où il lui faut toute son ironie mordante pour répondre à ceux qui tentent d'exploiter indiscrètement son talent. Liszt raconte qu'un jour, après avoir quitté la salle à manger, un amphitryon mal avisé lui montra un piano ouvert, ayant la naïveté d'espérer et de promettre à ses convives comme un rare dessert, quelques morceaux exécutés par lui; il put s'apercevoir qu'en comptant sur son hôte, on peut trop compter. Chopin refusa d'abord; fatigué enfin par une insistance trop persistante: "Ah, monsieur", dit-il de sa voix la plus étouffée, comme pour mieux assurer sa parole, "je n'ai presque pas dîné".

Il faut quand même reconnaître des circonstances atténuantes à cet hôte indiscret. "Le fait est - avoue Madame de Girardin, que pour des admirateurs passionnés, voir Chopin dans un salon se promener toute la soirée autour d'un piano et ne pas l'entendre jouer, c'était le supplice de Tantale".

Madame de Girardin raconte avec une telle profusion de détails l'une des soirées de Chopin chez les Apponyi, que nous pouvons nous faire une image aussi bien de l'état d'esprit du compositeur que de l'enchantement du public. "C'était une musique intime, sérieuse, comme on l'aime; ce n'est pas un virtuose qui vient jouer l'air convenu et qui disparaît. Cet artiste, doué d'un si beau talent, était harcelé, accaparé sans égards ni scrupules, par des admiratrices qui n'hésitaient pas à lui redemander leurs airs préférés et lui, plein de grâce, leur redirait généreusement leurs phrases favorites afin qu'elles les emportent correctes et pures dans leur mémoire, se laissant longtemps encore bercer par elles, dans leur souvenir".

Une dame lui demandait: "De grâce, jouez ce joli nocturne dédié à Mademoiselle Sterling. Celui que nous nommons le dangereux." Il souriait et jouait le fatal nocturne.

"Moi, reprenait une autre femme, je voudrais entendre une seule fois jouée par vous cette mazurka si triste et si charmante". Il souriait encore et jouait la délicieuse mazurka. Les plus rusés cherchaient de biais pour arriver à leur but. "J'étudie la grande sonate qui commence par cette belle marche funèbre, et je voudrais savoir par quel mouvement doit se jouer le finale." Il souriait un peu de cette astuce, et il jouait le finale de la grande sonate, un des plus magnifiques morceaux qu'il ait composés. Le public chez les Apponyi formait un cercle de grands passionnés de la musique, de ses élèves parfois, toujours de mélomanes éclairés. Madame de Girardin, comme Liszt était frappée par la nouveauté extraordinaire de cette musique: "Le piano qui fait résonner Chopin se métamorphose : ce sont des accords inconnus, des sons qu'on a rêvés peut-être, mais qu'on n'a jamais entendus nulle part".

La chroniqueuse de "la Presse" considérait la musique de Chopin comme une grande puissance, qui peut-être néfaste comme une drogue si elle touche des esprits mal préparés. "Cela ne vaut rien d'écouter Chopin toute la soirée. L'existence bourgeoise paraît bien maussade le lendemain de ces belles fêtes poétiques ; l'idéal décourage de la vie réelle. C'est imprudent de respirer des parfums célestes quand on s'efforce et se résigne sur la terre". On dirait Voltaire fermant la porte devant ses domestiques quand la conversation tournait au sujet de Dieu. Heureusement, le petit salon d'Apponyi ne contient que vingt personnes et les paradis artificiels de Chopin sublimés, distillés à partir des chansons des paysans polonais ne risquent pas d'empoisonner d'honnêtes ménages laborieux.

La comtesse Apponyi adore la musique. D'une taille élevée, d'une figure un peu maigre, avec des yeux doux et bienveillants, elle se fait aimer de tous: "dans cette patrie de l'ingratitude et du caprice c'est un beau triomphe".

Ses relations cordiales avec des artistes ont suscité plus d'une fois les critiques des dames de son monde. Ainsi la princesse de Ligne, née Hedwige Lubomirska, ne disait pas du mal de l'ambassadrice d'Autriche uniquement par jalousie: "son amabilité était désolante et déconcertante", et Madame de Ligne, ambassadrice de Belgique ajoutait indignée : "elle

embrassait Mademoiselle Rachel ou la Grisi comme la plus grande dame en leur disant *chère*".

Mais pourquoi les dames de la haute société étaient-elles prêtes à payer des sommes considérables pour prendre des leçons avec Chopin ? Qu'espéraient elles, "les élèves du Conservatoire, ceux de Moscheles, de Hertz et de Kalkbrenner, en un mot des virtuoses accomplis" (la parole est du Chopin) qu'espéraient-elles apprendre de ce pianiste techniquement moins parfait que Kalkbrenner, moins fort que Hertz, moins connu que Moscheles, plus faible physiquement que tous les autres ?

Ce qu'elles voulaient apprendre de Chopin c'était cette manière qui donnait un cachet si particulier à son jeu, qu'il nomme lui même dans ses écrits "Tempo rubato": temps dérobé, mesure souple et vacillante comme la flamme d'une bougie sur le vent. Il cessa plus tard de l'ajouter à ses publications, persuadé que, si on en avait l'intelligence, il était impossible de ne pas deviner cette règle d'irrégularité.

C'est bien cette manière que désiraient apprendre ses nombreux élèves.

Elles voulaient aussi pénétrer le sens exact d'un mot énigmatique que Chopin aimait à répéter souvent, persuadé qu'il exprimait au mieux l'essence de son art: le mot ZAL, qui est en même temps la nostalgie et le regret, la plainte et la lamentation, la rancune et encore quelque chose d'indéfinissable, qu'on ne peut comprendre qu'en écoutant sa musique.